

Sous la terre



Courtney Collins

## SOUS LA TERRE

Traduit de l'anglais (Australie)  
par Erika Abrams



BUCHET  CHASTEL

Titre original : *The Burial*

© Courtney Collins, 2012

*Et pour la traduction française :*

© Libella, Paris, 2013.

ISBN : 978-2-283-02665-6

*À ma mère, avec amour*



Ce livre est une œuvre de fiction – il tire son inspiration de l'art, de la musique, de la littérature et du paysage autant que de la vie même de Jessie Hickman (1890-1936) et de l'histoire de son époque.



*« La vérité du ciel, ce sont ces étoiles  
dételées de leurs constellations  
et le sillonnant en chevaux échappés. »*

Jean GIRAUDOUX,  
*Sodome et Gomorrhe*

*« Et c'est tout. Au loin quelqu'un chante. C'est au loin.  
Mon âme ne peut se satisfaire de l'avoir perdue. »*

Pablo NERUDA,  
*Vingt Poèmes d'amour*

*« Comment entretenir jour après jour le feu de l'amour,  
sinon en l'entourant, nous et les autres,  
de tours de magie... ? »*

Harry HOUDINI



## PRÉLUDE À LA MORT

Qui n'a entendu parler de Harry Houdini ? Le Grand Illusionniste. Le Roi de l'Évasion. L'homme le plus seul au monde.

Nous sommes en 1910. Harry Houdini, Merveille du Monde, le Seul, l'Unique, l'Authentique, est empêtré dans la vase jusqu'aux aisselles. Algues et zostères le prennent dans un déferlement de doigts intraitables. Les yeux ouverts, il y voit du mouvement et des ombres glauques.

Il sait qu'ils sont vingt mille là-haut à guetter sa mort – débardeurs, commis, femmes à chapeau. Une triple rangée se presse le long de la balustrade du Queens Bridge. Au-delà de la gare de Flinders Street, jusqu'au Princes Bridge, les badauds tendent le cou et se bousculent pour mieux voir. Quelques-uns sont tombés, trébuchant qui sur un ourlet, qui sur un soulier pointu de gratte-papier, dans leur avidité de l'apercevoir, lui, moderne Merveille du Monde, plongeant dans le Yarra, menotté et chargé de chaînes.

Giflé par les algues, amorçant malgré lui un mouvement de recul face aux ombres, Houdini porte ses poignets à sa bouche. Avec les dents, il tire une goupille de chaque bracelet. Les menottes tombent de ses mains et s'enfoncent dans la boue.

Il cherche à s'ancrer dans l'herbier marin qui l'entoure. Sa main veut en happer les feuilles, mais les algues sont flasques et sans racines, comme des cordes lâches. À croire que le fleuve serait sans fond, son lit fait de couches superposées de sédiments flottants.

Houdini replie ses jambes courtes et enfonce les genoux dans la vase. Une rotule racle de la roche ou un écueil, et il tâtonne pour en suivre la ligne. Sa main passe sur un objet moussu, d'abord lisse puis fibreux, où ses doigts reconnaissent finalement les formes d'une chaîne. La chaîne est lourde. Il en remonte les mailles et se heurte enfin à des anneaux plus larges : des fers pour les pieds. Il ne lui reste plus beaucoup de souffle, et il a encore à se dégager des cadenas autour de son cou. N'importe. Ses mains agrippent l'objet entravé. L'objet se casse en deux. Est-ce une cheville ? Un pied ? Certainement pas de la roche.

L'objet, ou plutôt la chose, a des bras et des jambes.

Houdini a le cœur dans la gorge. Il avale de l'eau, sent sur sa langue un goût de pourri. La chose a été la pâture des poissons, ses bras et jambes si bien rongés que l'attouchement l'a libérée de ses entraves. Houdini se cramponne toujours à un morceau de ces restes précaires lorsque le gros du corps passe au-dessus de lui en remontant. Ombre indistincte, au langage on ne peut plus clair.

Houdini déploie les jambes à travers les couches d'alluvions, soulevant un nuage de limon et d'autres choses non élucidées. Il remonte à son tour, coupant en biais afin de s'éloigner du nuage, et du corps, tout en cherchant à tâtons une clef dans son maillot. Il est juste sous la surface, voilé par le trouble de l'eau, lorsqu'il se libère enfin des cadenas autour de son cou. Il brise la surface en brandissant

ses chaînes à bout de bras. Ils sont vingt mille à l'acclamer.

Ses mèches mouillées cachent ses traits aux spectateurs lorsqu'il se retourne dans l'eau, cherchant la masse boursoufflée du corps. Le fleuve ne révèle rien hormis des remous, emportés au large dans un mouvement inégal.

Houdini fait du surplace en attendant la barque qui vient le chercher. Il a mal à la poitrine. Les rameurs avancent trop lentement, la cadence des avirons frappant l'eau n'est pas à la mesure de l'urgence qu'il ressent. Venant plus près, ils le voient tousser et cracher. Finalement, l'un des rameurs lui tend le bras tandis que l'autre s'occupe de maintenir l'embarcation en équilibre.

« Vous avez bu la tasse, monsieur Houdini ? »

Houdini ne répond pas. Il attrape le bras de l'homme et se hisse à bord.

Il se tait pendant que les deux rameurs le ramènent sur la rive. Ses yeux scrutent toujours la face de l'eau, mais il n'y a pas trace du cadavre bouffi et il ne sait ni comment l'expliquer ni à qui en parler.



## **Première partie**





Si la terre pouvait parler, de qui raconterait-elle l'histoire ? Sa préférence irait-elle à ceux qui, à genoux sur elle, se sont écharpé les doigts à la retourner à mains nues ? À ceux qui, soir après soir, s'y laissaient choir comme sur le sein d'une mère, l'arrosant de leurs larmes et de leur sang ? Ou à ces autres qui aspirent à s'en éloigner, aussi loin que les oiseaux, coupant le ciel dans une stridence qui ne connaît pas les pleurs ?

Tel est sans doute le désir de la terre, pour ceux que des ailes tiennent en suspens.

En bas où je suis, j'ai fini par comprendre deux choses : les oiseaux retombent et la terre sait attendre. Tôt ou tard, tout lui sera remis, avec les dents et la peau et les rognures d'os. Un jour, ceux-là mêmes qui cherchent à planer là-haut se retrouveront plantés comme une racine torse dans sa noirceur compacte. Comme moi.

Telle est sans doute la leçon de la terre.

Le matin de ma naissance. Ma mère creusait. Barbouillée de sang et de suie. Si on ne pouvait la voir dans le noir, on l'aurait certainement flairée. J'étais nouée dans un drap

déchiré, contre son corps. La pluie et le vent nous fouaillaient de partout, mais elle ne cessait de creuser. Son cœur dans l'oreille, j'enfonçais le visage dans l'éventail de ses côtes et goûtais sa saveur. Elle avait un goût de rouille et de mort.

Dans le vent et la tourmente, je devenais une gêne. Elle me déposa à terre auprès de son cheval. Sur le dos, transie et trempée, je voyais mon souffle expirer. Le cheval, tout près, s'enfonçait dans la boue. Je surveillais du coin de l'œil ses efforts pour reprendre pied. Son sabot en me piétinant m'aurait aplati la tête comme une galette, et je le savais.

Le matin de ma naissance, il n'y avait pas une étoile au ciel. Ma mère creusait toujours. La terre s'amoncelait autour d'elle, de plus en plus haut, jusqu'à ne laisser que l'ample va-et-vient de ses bras, de ses épaules, de ses cheveux, émergeant et replongeant dans l'ombre, tandis que le cheval tousse et s'ébrouait plaintivement au-dessus de moi.

Lorsque enfin elle s'arc-bouta toute pour se hisser hors de la fosse, on aurait dit une figure de proue naufragée. Pleine d'espoir comme je l'étais, je pensais que nous allions peut-être repartir, et pourtant je savais que nous n'avions ni barque ni radeau pour nous porter, rien que Houdini, son cheval effarouché. Et qu'il n'y avait pas de retour en arrière, là d'où nous venions.

Elle se dressait au-dessus de moi, ses cheveux de maigres rubans, la pluie pesante comme les pierres. Finalement elle se pencha pour me ramasser et je sentis sa main dans mon dos. Elle me plaça sur son sein, embrassa ma tête souillée de boue. Encore une fois, j'enfonçai le visage dans le creux osseux de sa poitrine et respirai ma mère.

Le matin de ma naissance, ma mère m'enterra dans un trou profond de deux pieds. Malgré sa force, elle était affaiblie de m'avoir mise au monde, et pendant qu'elle creusait, le vent n'avait cessé de combler le trou de feuilles et la pluie de le noyer sous les coulées de boue, si bien qu'il ne restait qu'un petit lit exigu et humide.

Lorsqu'un soleil pataud grimpa à l'horizon, elle me descendit dans la fosse. Alors, à plat ventre sur le sol, elle me caressa la tête et chanta pour moi. Jamais de ma brève vie je ne l'avais entendue chanter. Elle chanta pour moi jusqu'à ce que le chant reste coincé dans sa gorge. Et pendant qu'elle braillait et bafouillait, sa main ouverte reposait sur mon corps comme la plus chaude des couvertures.

Mon instinct me poussa alors à relever ce chant et à lui en rendre l'écho, et j'ouvris grand la bouche pour produire un son, mais il n'y avait pas d'air, il n'y avait que du liquide, je suffoquai et sentis mes poumons lâcher. À cette première lueur de l'aube, mon corps se tordit et je vis mes propres doigts se tendre vers elle, créatures désespérées.

Elle les prit dans les siens et je les sentis s'apaiser, je les sentis s'affaïsser. Et alors elle dit : « Chut, chut, ma chérie. » Et alors elle me coupa la gorge.

Je n'aurais pas dû voir le ciel rosir ou le jour filtrer jusqu'à moi. Je n'aurais pas dû voir l'ample va-et-vient des bras blêmes de ma mère amonceler sur moi l'argile détremmée, ni les oiseaux blancs se déployer en éventail au-dessus de sa tête.

Mais si, je voyais.





Peu après, la clarté croissante révélait les oiseaux en train d'arracher à coups de bec l'écorce des arbres, et le matin résonnait de la stridence de leurs cris. Ma mère, debout sur ma tombe, tassait la terre avec les pieds. Passant ensuite sur les pierres lissées par le courant, elle plongea les bras dans la rivière. Des coulées de sang, de cendre et d'argile y dessinaient de noirs deltas, jusqu'aux poignets. Elle tourna et retourna ses mains jusqu'à distinguer les boucles et tourbillons de la peau, agrandis sous l'eau.

« Serais-je capable de me couper les mains ? »

C'était bien ma mère qui parlait, mais la voix n'avait rien de la sienne.

Le couteau à sa ceinture était toujours teint de mon sang. Elle appliqua la lame à son poignet, en biais, mais elle avait beau en douter elle-même, ma mère n'avait pas le cœur à se trancher les mains, ni à se tuer. Son intime soif de vivre la fit trembler, et elle laissa tomber le couteau dans l'eau. Elle chercha à le repêcher, comme elle aurait tenté de prendre un poisson à la main, mais il lui échappa. Elle ramena à la place une poignée de sable et se frotta les paumes jusqu'à en mettre la peau à vif, leva ses mains rosissantes au soleil

et dit : « Mains fantômes. » La lumière semblait passer à travers.

Ma mère se releva alors et quitta le bord de l'eau, déguerpit de pierre en pierre et revint à ma tombe. Elle y tomba à quatre pattes et lissa la terre avec ses avant-bras et le dos de ses mains, effaçant la trace de ses pas. Elle rampa ainsi à reculons, de plus en plus loin, oblitérant sa piste et celle de son cheval, grattant et retournant la terre jusqu'à retrouver l'eau.

Debout dans la rivière à côté de son cheval, l'eau jusqu'aux genoux, elle scruta le terrain afin d'être sûre d'avoir fait disparaître la moindre trace. Tout autre observateur les aurait trouvés aussi figés et fantomatiques qu'un couple d'arbres noyés. Mais ma mère n'était pas de ceux qui s'attardent.

En cet instant, c'était l'idée de mon père qui la poussait.

« Et s'il n'est pas mort ? »

Il n'y avait rien ni personne pour lui répondre, hormis sa propre inquiétude. Elle se hissa donc à cheval, tourna sa monture face à l'eau et détala contre le courant, loin de moi, loin de ma tombe.



La mort n'est pas une simple sortie de scène.

En m'égorgeant, ma mère pensait me sauver d'une agonie prolongée. Mais, à dire vrai, elle aurait mieux fait de me réduire en cendres avec mon père, plutôt que de me planter en terre. Car c'est dans la terre que j'ai découvert que j'avais des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, et je peux voir et entendre par-delà toute distance et toute durée rationnelle. Et je me demande, avec tous ces sens insolites que la terre a éveillés à la vie, si nous ne sommes pas, ma mère et moi, dans notre soif d'exister, taillées dans une même étoffe. Alors, à qui la faute, sinon à la nature ?

Lorsque ma mère me coucha dans ma tombe, la terre prit sur elle d'être pour moi une mère de substitution. Elle se montra abondante et nourricière – prodigue d'aliments et de paroles et de présence. Elle me réchauffa et elle me sauvegarda. Et pourtant, ma mère est ma mère. Malgré ces secours plus que généreux, le meilleur de ce que la terre pouvait offrir, je n'ai jamais lâché l'idée de la voir revenir.

Or, ce qui n'était d'abord que le besoin d'une mère qui reviendrait me prendre dans ses bras et me bercer contre elle a germé et grandi à l'instar d'une semence, ingouvernable,

## SOUS LA TERRE

et j'ai connu les affres de la nostalgie de tout ce qui touche à elle.

Je l'ai suivie à la piste, en amont et en aval.

Le matin de ma naissance, si j'avais su ce que je sais maintenant, on m'aurait entendue. J'aurais hurlé et rué des quatre fers. Mais j'ignorais alors que ma mère pourrait m'abandonner. Je n'avais pas idée de craindre la mort ou de me rebeller contre elle.

Voilà tout ce que je sais : la mort est un lieu magique, une galerie de glaces, où se trouve une porte qui s'ouvre dans les deux sens.



Ma mère lança son cheval contre le cours de la rivière. Les eaux, grossies par la pluie, étaient imprévisibles. Elle chercha des yeux l'arbre fendu qui lui avait servi de repère à l'aller, mais sa fatigue était telle que les arbres se ressemblaient tous, ressemblaient même, plus elle plissait les paupières pour mieux les distinguer, moins à des arbres qu'à des hommes penchés au-dessus de l'eau.

Il ne fallait pas qu'ils l'attrapent.

Elle se retrouva soudain en eau profonde, plus profonde qu'elle n'en avait gardé souvenir, sentit son cœur chavirer tandis que les sabots de Houdini raclaient les pierres de la rivière et dérapaient. Sans lâcher les rênes, elle le talonna, pressant les cuisses contre ses flancs, basculant le bassin en avant jusqu'à ce que, d'un bond puissant, le cheval reprenne pied.

Ils étaient parvenus sur l'autre rive.

Il faisait plus clair que ma mère ne l'aurait souhaité et, de ce côté, ses traces étaient encore visibles. Estompées par la pluie, elles gardaient pourtant une forme à laquelle il n'y avait pas à se tromper.

Elle obligea Houdini à retracer ses pas, lentement, méticuleusement, de sorte que les empreintes de ses sabots au

retour se superposent à celles de l'aller et qu'il en devienne impossible de savoir dans quel sens il était passé d'abord.

Le sol de la forêt était un écheveau chaotique de branches tombées et de fougères sur lesquelles ma mère passa au grand galop. Elle n'aurait besoin de faire de nouveau attention à ses traces qu'en approchant de la maison de Fitz.

Elle déboucha dans la clairière et manœuvra Houdini le long de la ligne de clôture, jusqu'à la première barrière. Le cheval se dérobait. Même si elle l'avait voulu, il ne serait pas allé plus loin.

Elle mit pied à terre et défit la sacoche de selle, en tira les bottes de Fitz, les vida de l'eau dont elles s'étaient remplies et, pieds nus, se dirigea vers la barrière du haut. Les grandes herbes formaient un tapis couché par la pluie. Ma mère traversa le troupeau, les bêtes qui tournaient sur place dans un état de torpeur muette. Passé la barrière du haut, il n'y avait plus un arbre. Fitz les avait tous abattus.

La maison fumait toujours. Seule une partie était à terre, un pan de la toiture effondré. Comme si une moitié de la bâtisse était en train de s'engloutir dans un glissement de terrain, tandis que l'autre demeurait parfaitement intacte.

Ma mère chaussa les lourdes bottes de Fitz – plus lourdes encore d'avoir trempé dans l'eau. Le cuir contre son gros orteil était crevassé, perpétuant la mémoire des coups de pied de celui qui les avait portées. La peau lui brûlait à leur contact, et la marche réveilla la douleur de sa hanche meurtrie. Une contusion, pensait-elle, ne devrait pas survivre à l'homme qui en était cause. Sa botte pouvait rester, mais les marques de ses coups devraient disparaître avec lui.

« Sois bien mort, s'il te plaît ! » dit-elle. Redit plutôt, car ce n'était pas la première fois.

Pesant de tout son poids sur ses semelles d'emprunt, elle pénétra dans la maison. La bouilloire trônait toujours sur le fourneau, au milieu des débris de la cheminée.

Elle poussa plus loin dans les ruines, sentit la chaleur se communiquer à ses pieds.

« Fitz ? »

Elle cria son nom en ouvrant la trappe de la cave. Elle ne se souvenait pas de l'avoir fermée. Les planches grinçaient, et en se penchant au-dessus du vide, cherchant à distinguer sa silhouette, elle entendait toujours le sifflement des flammes et du bois humide dans d'autres parties de la maison. Sauf un semis de reflets renvoyés par des éclats de verre, il n'y avait pas assez de lumière en bas pour y voir. Se cramponnant au bord de la trappe, elle avança le buste.

« Fitz, espèce de jean-foutre ! Où es-tu ? »

Enfin, se penchant plus encore, elle le découvrit.

Lui, ou des morceaux de lui. Un bras. Un torse. D'étranges dessins tracés sur une aire de peau grillée. Il s'en dégageait une odeur. Sa vieille odeur d'oignons et de vinaigre, comme toujours. Elle n'eut même pas le temps de se couvrir la bouche qu'elle en vomissait de haut en bas.

Tombée à quatre pattes, elle sentait la maison lui sucer la vie. Elle s'essuya les lèvres, roula sur le dos, sans force ou presque. Subissant enfin pleinement le choc de ce matin. Tout son corps était ou paralysé ou grelottant.

Mais cette femme, c'est *ma* mère.

Ainsi prostrée, elle se servit de ses jambes et de ses pieds pour pousser dans la cave tous les gravats et autres débris à sa portée. Elle entendit le tout s'abattre autour des restes de

Fitz, puisa une consolation dans le fracas. Sans un second regard en bas, elle se retourna sur le ventre et entreprit péniblement de se relever. Elle quitta la maison d'un pas mal assuré, chaussée toujours des bottes de Fitz, et continua sur sa lancée pour ne se laisser écrouler qu'en retrouvant l'herbe humide.

Fitz était bien mort.

Elle pouvait respirer.

Les montagnes se déployaient au nord et à l'ouest, au-delà de la maison et de la forêt de Fitz. Cette simple vue, la magnifique envergure du paysage suffit à ranimer ma mère et à la remettre sur pied. Elle se lança en titubant à travers le paddock, en direction de la barrière. Autour d'elle, les bêtes se déplaçaient en silence, d'un air endormi.

Arrivée à la barrière, elle s'en servit pour remonter sur le dos de Houdini. Elle empoigna sa crinière, lui tourna la tête vers le plus haut sommet et, le maintenant ainsi, lui murmura à l'oreille :

« Mon ami, même si je crève et pourris sur ton dos, putain, ne t'arrête pas avant qu'on soit rendus là-bas. »



Le matin de la naissance de ma mère n'était pas comme le mien. Elle était viable, elle.

Son père, Septimus, la prit dans ses bras dès que sa mère, Aoife, la mit bas dans un baquet à lessive sur la véranda.

C'était en l'an 1894. La nuit était dégagée et le ciel plein d'étoiles, et Septimus épiait les événements comme un insecte aux gros yeux, inquiet, collé à la fenêtre de son échoppe. Aoife rôdait au-dehors en mugissant, harcelée par la sage-femme, Mme Peel, qui essayait de la ramener dans son lit.

Or, lorsque Aoife aperçut Septimus à sa fenêtre, les cheveux dressés sur le crâne, éclairé à contre-jour par le feu du foyer, elle le menaça du poing – et perdit pied. Elle tomba à la renverse dans le baquet et, en y atterrissant, fut prise d'une contraction. Le spasme passé, ses bras et ses jambes et son cou s'amollirent et elle resta là, pendouillant par-dessus les bords comme une plante qu'on aurait trop arrosée.

Septimus vit Mme Peel s'éclipser et reparaitre, les bras chargés de bougies et de lanternes. Elle les disposa autour des pieds d'Aoife en s'exclamant : « Aucune créature du bon

Dieu ne va naître ici dans le noir ! » Et d'allumer toutes les mèches avec un zèle fanatique.

Aoife s'était mise à se tordre en hurlant : « Faites-le sortir ! Faites-le sortir ! » Et elle se contorsionna si bien qu'une giclée d'eau jaillit du baquet, s'abattit sur toute la ronde des lanternes et des bougies et les éteignit.

Mme Peel tenta d'immobiliser les jambes d'Aoife, mais elles s'écartelaient de part et d'autre comme des branches de ciseaux dans le noir. Aoife ne voulait pas de l'enfant en elle, et elle n'en voulait pas dehors. Septimus se prit le cœur à deux mains et leva les yeux au ciel. Il y vit le Centaure, bandant son arc, et la Croix du Sud, étincelant comme un talisman autour d'un cou tendu vers le haut. Il se dit qu'à tout le moins la beauté du spectacle était de bon augure.

En un rien de temps – c'était le quatrième enfant d'Aoife – Septimus perçut un vagissement trémulant.

Il se leva d'un bond, courut à son four, pensa un instant éteindre le feu, se ravisa, se prit la chemise dans les ferrures de la porte, se dégagea et fonça enfin à travers la pelouse. Il reçut l'enfant dans ses bras et Mme Peel coupa le cordon et, à deux, ils enveloppèrent ma mère dans un linge.

« Une fille, dit Septimus en se baissant pour la montrer à Aoife.

– Occupe-t'en, rétorqua Aoife. Tout ce que je veux, c'est dormir. »

Mme Peel aida Aoife à regagner la maison et Septimus avança jusqu'au milieu de la pelouse, ma mère blottie contre sa poitrine. Il embrassa sa tête moite et la souleva à bout de bras. Elle pleura, mais ensuite son petit visage, chiffonné encore de son entrée en ce monde, s'épanouit. Septimus le vit exactement comme il le sentit à cet instant : le Centaure

qui bandait son arc au milieu des autres constellations et lui décochait une flèche en plein cœur. Il tenait ma mère dans ses bras et il savait que jamais, jusqu'à la consommation de la création, il n'aimerait un autre petit être tremblotant autant que celui-là.

Des années plus tard, lorsque ma mère lui demanda quelles étoiles il avait vues le matin de sa naissance, il serait incapable de les décrire. Il dirait simplement : « Il y avait des constellations, chérie, prises dans la toile du ciel visible et du ciel sous l'horizon, des constellations que je ne sais quelle puissance et quel dessein faisaient tournoyer toutes. C'était carnaval, le jour de ta naissance, avec un grand défilé tournant autour des pôles de l'univers. »

Et, bien que Septimus ne fût pas en réalité sans savoir ce qui lui était apparu dans le ciel visible (un archer, une flèche décochée), son propre passage à travers la vie l'avait amené à croire qu'il n'y avait aucun dessein dans le tout – que les étoiles elles-mêmes n'étaient que des nébuleuses, discernables mais peu claires les unes pour les autres, simples silhouettes mouvantes contre un fond de matière elle aussi lumineuse.

Cela, il ne voulait pas le dire à sa fille.





Ma mère passa toute la journée à cheval, ses yeux rivés sur les montagnes. Ses yeux enfiévrés à la longue, son cou trop faible pour soutenir longtemps encore sa tête. Un flot sans fin d'herbes jaunes coulait en bas, et elle faisait son possible pour ne pas y basculer.

Elle perdait son sang. Son pantalon en était trempé, comme aussi le cuir épais de la selle. Elle était couchée sur l'encolure de son cheval, au bord de la syncope. Le cheval était une digue de chaud et de froid, elle n'avait pas l'impression de chevaucher, mais plutôt de sombrer, et c'était bien cela qu'elle craignait : d'aller au fond. Elle se raidit le dos comme une poutre d'acier et fit face aux lointains.

Les lointains étaient si loin.

Les montagnes semblaient reculer à mesure qu'elle avançait et, en s'efforçant de fixer l'arête tranchante de leurs parois rocheuses là où elles entaillaient le ciel, elle les voyait tanguer de-ci de-là comme une toile de fond mal arrimée. Le soleil en son plein buvait les couleurs et il n'y avait rien de solide.

Elle poussa plus loin.

Elle se tint droite aussi longtemps qu'elle le put. Mais même sa force d'âme se révéla insuffisante. Elle s'affaissa bientôt en travers du dos de son cheval, lâcha entièrement les rênes.

Houdini, un étalon waler, passa sans à-coup du galop au pas, avançant toujours à longues foulées, le corps de ma mère maintenu en équilibre par son poids. Il vira à l'est, vers la fine courbe de la rivière, et marcha sans hésiter, à une allure régulière, pour ne s'arrêter qu'en atteignant la berge. Là, il fit tomber sa cavalière de son dos et elle glissa sur le sable.

La chute la fit revenir à elle. Elle ignorait où elle se trouvait. Voyant Houdini en train de s'abreuver à une partie de la rivière qu'elle ne reconnaissait pas, elle se traîna jusqu'à l'eau, en approcha sa bouche et but elle aussi jusqu'à ce que le liquide la revigore. Elle eut alors assez de force pour s'extraire de son pantalon crotté de sable et le livrer aux eaux peu profondes. Le vêtement lâcha de bourgeonnantes nuées rouges.

Ma mère n'était pas de celles qui se récrient *oh lala* ou *par exemple*. Plutôt de ceux qui lâchent un *putain*. Voire plus d'un, à tout bout de champ. Elle avait affiné en prison les nuances de ce mot-là. À moitié nue au bord de l'eau, baissant le regard sur son entrejambe, elle ne dit pas autre chose.

« Et voilà, j'ai laissé une piste de sang. Putain, Houdini. »

Ce n'est jamais le bon jour pour mourir. Et vous verrez que ma mère n'était pas du genre à jeter l'éponge. Mais le courage est aussi dans le sang, et elle en avait beaucoup perdu. Elle n'avait pas la force de remonter à cheval.

Au nord, les falaises et les crêtes des montagnes avaient l'inconsistance d'un mirage. Même si elle avait pu chevaucher dur, il lui aurait fallu une bonne journée pour atteindre le pied des premiers contreforts. À côté d'elle coulait la rivière. Si elle y roulait et se laissait aller au fil de l'eau, le courant la remporterait directement là d'où elle venait, où il n'y avait pas de retour. Au-dessus d'elle, l'azur immaculé du ciel, sans un nuage, sans une apparition, semblait s'abaisser pour l'ensevelir. Elle se cacha le visage pour ne pas le voir.

« Putain, Houdini ! » On ne pouvait mieux résumer la situation.





Vous aimeriez peut-être imaginer votre mère occupée à tricoter des plaids qui grandissaient dans tous les sens et toutes les couleurs pendant qu'elle vous portait dans son sein. Ou, au pis, à vomir dans un seau. La veille de ma naissance, ma mère dessouda mon père pendant que je reposais en elle. Six pieds, huit pouces. Elle le descendit avec le revers d'une hache.

À son compte, la lune aurait dû croître et décroître deux fois encore avant que je n'arrive. J'étais déjà grande, assez encombrante dans son ventre pour troubler son sommeil plusieurs fois par nuit en lui enfonçant un genou ou un coude dans la vessie.

La nuit d'avant ma naissance, j'étais bien éveillée, les oreilles pleines d'un bruit rythmique que je savais ne pas être le cœur de ma mère. Je m'étirai et la réveillai. Entendant elle aussi le bruit étrange, elle alluma une lanterne et remonta la mèche pour mieux voir. Deux phalènes collées bout à bout battaient des ailes dans un rapide roulement de tambour qui faisait tomber une pluie de poussière colorée sur son oreiller.

Elle prit les phalènes par le bord des ailes et les déposa toutes deux dans la coupe de sa main ouverte, puis jeta de

l'autre main un châle sur ses épaules et nous fit toutes descendre du lit. Passant sur la pointe des pieds devant la chambre de Fitz, elle vit sa porte ouverte et son lit inoccupé. Elle se détendit alors, reporta son poids sur ses talons et prit une démarche plus lourde.

La lune n'était qu'une éraflure dans le ciel, la maison enveloppée d'un brouillard où elle ne voyait pas à deux pas. Elle s'arrêta sur la véranda et lança les phalènes en l'air, étonnée de voir qu'elles ne s'envolaient pas, mais se laissaient tomber à terre, sans rompre leur étreinte ou suspendre leur battement d'ailes.

Malgré le brouillard, l'air du dehors avait déjà toute la tiédeur de la nouvelle saison, et elle s'en laissa aspirer. Elle marchait pieds nus, mais ses plantes durcies étaient aussi bien au chaud au contact de la terre que dans son lit. Elle passa la main sur la grosse bosse qui était moi, releva sa chemise, s'accroupit et pissa.

Elle préférait s'accroupir par terre plutôt que de subir l'humiliation de passer sous les yeux de Fitz pour vider son pot de chambre le matin. Quand il n'était pas là, c'était un petit geste de défi ; au cours des années, elle avait cerné, coup par coup, toute la maison de sa pisse, et elle se demandait s'il serait jamais assez attentif à ce qui l'entourait pour en percevoir l'odeur. L'idée de ce qu'il ferait, si jamais !

S'accroupir dans le brouillard, c'était comme de s'accroupir au milieu d'un nuage, et le nuage étreignait tout son corps. Elle se rendit compte qu'elle était mieux assise ainsi sur les talons que debout, et elle garda un moment la posture en se balançant sur ses hanches. Elle sentit enfin une gouttelette d'eau sur son visage, crut d'abord que le brouillard commençait à se résoudre, mais l'instant d'après des gouttes

plus lourdes frappaient ses bras et ses jambes, et il y eut le bruit d'un orage éclatant au loin.

Elle baissa sa chemise et remonta sur la véranda juste à temps pour échapper à l'averse. Elle chercha les phalènes au sol. Elles étaient parties, ou du moins elle ne les retrouva plus.

Ses pensées revinrent à Fitz. Pensées muées, non par un quelconque souci pour lui, mais plutôt par une inquiétude croissante pour elle-même, et pour moi en elle. À cette heure-là, chaque minute qu'il passait loin de la maison était une minute passée à se soûler un peu plus. Mais, même bituré à mort, il garderait peut-être en rentrant une part de rage à passer sur elle.

Elle rentra à l'intérieur, resta devant le fourneau à se dandiner d'un pied sur l'autre. La lueur du feu n'éclairait pas les coins de la pièce, et c'était, pensait-elle, tant mieux. Il n'y avait là que de la poussière, encore et toujours de la poussière et du ressentiment. Tel était le cadre qu'elle avait sous les yeux depuis quatre ans et plus, et il ne lui plaisait pas. Il ne lui avait jamais plu. Une table taillée à la hache avec un banc de chaque côté et une chaise de bois aux deux bouts, et la sinistre bouche de la cave où Fitz l'avait jetée plus souvent qu'à son tour. Il n'y avait rien d'autre dans la pièce, hormis une seconde cheminée, où elle n'avait pas vu de feu plus d'une demi-douzaine de fois, et deux fauteuils dépe-naillés.

Les fauteuils étaient des mastodontes, disposés en vis-à-vis. L'un des deux était plus étroit que l'autre, et c'était celui-là que Fitz lui avait assigné. Elle y avait toujours vu un piège : l'assise si près de terre, les côtés si hauts, le dos renversé pour mieux retenir celle qui s'y laissait prendre. Il était tapissé d'un tissu marron et or, au dessin de feuilles

s'enroulant autour de fleurs s'enroulant à leur tour parmi des lianes, et elle n'avait toujours pas oublié le malaise qui l'avait saisie la première fois qu'elle s'y était assise.

Jessie venait d'avoir vingt-trois ans lorsqu'elle fit la connaissance de Fitz, en octobre 1917. Elle devait être son apprentie, dresser des chevaux pour la guerre et lui servir à l'occasion de bonne à tout faire. Elle ne savait rien des tâches ménagères. Toutes les femmes qui aspiraient à sortir de prison faisaient inscrire dans leur dossier la mention « bonne ménagère », qu'elles aient ou non eu la charge d'un ménage ou même connu ce que c'était qu'une maison bien tenue. Ma mère, elle, avait insisté pour se présenter comme « dresseuse de chevaux » plutôt que comme « domestique », car c'était ce qu'elle savait faire. On lui déconseilla de mettre en avant son second talent majeur, celui de « voleuse de chevaux », compétence pourtant très prisée – et que Fitz recherchait –, car c'était justement cela qui l'avait conduite derrière les barreaux.

Pour être libérée à l'expiration de sa peine, elle devait accepter une offre d'emploi, et la proposition de Fitz, d'après le peu qu'on lui en avait dit, semblait de loin la meilleure. C'était la seule qui ne la condamnait pas à s'échiner pour deux fois rien dans un immeuble du centre-ville, affublée d'une coiffe de dentelle, à nettoyer les saletés d'une famille qui n'était pas la sienne ou poursuivre les enfants d'une autre. Elle croyait avoir échappé à un sort atroce.

Le jour de sa sortie, elle attendit Fitz en compagnie d'un surveillant du côté ensoleillé du mur de pierre de la prison. Dans ses mains, un baluchon contenant tout ce qu'elle possédait au monde. Une chemise propre, deux paires de chaus-

settes, un pantalon d'homme et une douzaine de savonnettes qui alourdisaient notablement le sac de toile. Les savonnettes étaient couleur de cire de bougie, sculptées en forme d'anges ou d'oiseaux et enveloppées dans du papier de soie, toutes des cadeaux des autres détenues.

Elle s'adossa au mur, fit passer le sac d'une main dans l'autre, et le surveillant demanda :

« Tu as le trac, Jessie ?

– Ferait beau voir ! »

Il y avait de la chaleur dans le mur, plus de chaleur à venir dans la journée qui s'annonçait. Elle pensait aux savonnettes dans son baluchon, à ces anges et oiseaux sculptés, espérant qu'ils n'allaient pas fondre comme cire au soleil avant même qu'elle n'ait pu les mettre en sûreté là où elle allait.

« Comment s'appelle l'endroit où je vais ? demanda-t-elle au surveillant. C'est à quelle distance au juste ?

– Widden Valley, voilà ce qu'il a dit. Cela se trouve à l'ouest ou au nord-ouest d'ici. Tu devrais lui poser la question en chemin. Montre-lui de l'intérêt, Jessie. Ce sera un bon sujet de conversation. »

Quelques jours avant sa libération, ma mère avait commencé à se réjouir à l'idée de retrouver les saisons de la vie à la campagne. En principe, huit saisons s'étaient succédé pendant ses deux ans de détention, mais elle avait eu dans sa cellule l'impression d'un interminable crépuscule, toujours le même. Là-dedans, tout ce qui changeait, c'était la température la nuit, l'angle de la vague clarté qui rampait parfois sur le sol et le nombre de cafards grouillant sur les murs.

Pourtant, lorsque Fitz arriva dans sa charrette, elle oublia la promesse des saisons et les savonnettes dans son sac et

tout le reste. Il descendit d'un bond, mettant pied à terre dans un mouvement qui le fit apparaître plus grand qu'elle et le surveillant réunis. C'était l'homme le plus asymétrique qu'elle avait jamais vu. Et il était tout rouge : les mains, la peau du visage, les cheveux. Elle ne savait pas de quel côté regarder, et elle respira lorsque le surveillant le prit à l'écart, à l'abri du soleil, pour régler elle ne savait quelles formalités, tandis qu'elle restait au pied du mur à tâcher de retrouver un peu d'aplomb.

Elle eut un instant l'idée de fuir, mais n'y céda pas. Cela n'aurait fait que la ramener en prison. Elle se pencha en avant, les mains sur les lacets de ses brodequins, de peur que ses pieds ne prennent le large malgré elle, se parlant à elle-même : « Va pas te foutre dans la merde, hein ! » Elle ajusta sa jupe, lissa ses cheveux et ôta sa veste. La sueur perlait sur tout son corps.

Une fois tous les papiers signés, le surveillant la fit approcher et dit : « Jessie, je te présente Fitzgerald Henry. Il sera désormais ton tuteur et, j'ose le croire, un bon employeur. Il a la pleine confiance de la Couronne. »

Jessie serra la main de Fitz. Main rude et moite. Fitz ne prononça pas un mot. Il se borna à hocher la tête, puis lui prit le coude et la conduisit à sa charrette. Elle le regarda du coin de l'œil, reporta les yeux sur le surveillant, celui-ci agita la main en signe d'adieu, et ce fut tout. Elle n'était plus forçat ; elle était travailleuse à gages. Pour l'instant, elle ne voyait pas la différence.

Fitz ramassa les rênes sans tourner la tête ni à droite ni à gauche. Ma mère le regarda derechef. Il n'avait pas un profil flatteur. Elle se gronda : « Tu n'as toujours rien appris ? L'habit ne fait pas le moine. Tu ne vas tout de même pas

l'épouser. C'est ton patron. Sois reconnaissante. Tu as là l'occasion de rentrer dans le droit chemin. »

Fitz brandit son fouet à long manche et en cingla les jambes des chevaux qui s'ébranlèrent dans une première embardée. Peu après, lui et ma mère sillonnaient les rues de Sydney en menaçant de verser à tous les tournants. Accrochée au bord de la charrette, Jessie était tout yeux.

Tant de choses réclamaient son attention.

Tout d'abord, un parc verdoyant, ou plutôt un tertre, dont elle avait entendu parler comme ayant été dans le passé le théâtre d'exécutions capitales, et qui l'était peut-être encore, quoique occupé à présent par des femmes portant des cravates et brandissant des pancartes barbouillées des mots NON ! et PLUS UN SEUL DE NOS FILS ! tandis que des automobiles klaxonnaient, des automobiles plus nombreuses que dans son souvenir, des automobiles qui disputaient la chaussée aux chevaux et aux charrettes, puis encore un tramway, roulant si vite qu'il arrosa toute la rue du crottin qui encombrait ses rails et au passage duquel elle s'oublia au point de lever sa jupe devant sa bouche et mit un moment à remarquer les yeux de Fitz sur ses jambes, sur quoi elle laissa retomber la jupe et la remplaça par une main tout en réfléchissant aux bizarreries de la modestie et à la bizarrerie du fait qu'il lui en reste encore même un peu. Et alors elle vit d'autres dames et des messieurs qui flânaient dans des allées sinueuses et, dans un parc plus vaste, des hommes en uniforme militaire, les uns seuls, d'autres se promenant avec leurs amoureuses autour des fontaines, la main dans la main.

Et puis il y avait les maisons, des pâtés de maisons en rang, à la façade camuse. Et, plus loin, des maisons ouvertes, qui sortaient de terre dans des parcelles séparées par des

jardins et des clôtures. Et elle vit des enfants, des *enfants* en train de jouer au cerceau et de dessiner des marelles à la craie à même les pavés.

Bientôt la chaussée s'élargit. Ils traversaient un champ aplani, et il faisait tellement chaud et tellement sec qu'elle eut peur que les chevaux n'expirent. Elle demanda donc à Fitz de faire halte, et il dit : « Non, pas avant qu'on arrive à la première montée » ; puis, lorsqu'ils y étaient : « Juste un bout de chemin encore. » Ce furent leurs premiers mots échangés, par-dessus la cacophonie des bruits de la voiture et des chevaux, mais elle était contente de ne pas avoir à répondre à des questions sur sa vie en prison ou avant.

Il faisait nuit noire avant que Fitz ne s'arrête dans une hôtellerie. Il abreuva les chevaux, signa le registre et commanda à boire, mais le commis ne pouvait le servir, car l'heure réglementaire était passée, et Fitz dit « Très bien » et demanda une chambre. Jessie n'avait pas d'argent pour s'en payer une autre, et il le savait, et elle le regarda, et il dit : « Pas de souci, je dormirai par terre. »

C'était sa première nuit aux côtés de cet homme.

Il ronflait, et elle restait les yeux grands ouverts, à fixer les moulures du plafond. Même dans le noir, elle distinguait les détails du relief, mais l'effort était fatigant et elle ne tarda pas à s'assoupir. Fitz la réveilla le lendemain matin et dit : « Fais un brin de toilette, j'attendrai dehors. » Mais elle n'avait rien pour se faire propre, rien qu'un fond d'eau dans une cuvette pas plus grosse qu'une assiette creuse et un essuie-mains fourni avec la chambre – et, bien sûr, la douzaine de savonnets dans son sac, mais chacune des douze était un objet d'espoir, et elle savait que ces espérances-là n'étaient pas seulement les siennes, qu'elles appartenaient

aussi à celles qui les avaient façonnées, et elle ne voulait pas en sacrifier une seule. Elle mouilla donc la petite serviette et se la passa sur le corps. Des traînées noires s’y dessinaient à chaque coup, comme si elle se lavait progressivement d’un jour, d’une semaine, d’un mois de prison. Un petit vase à côté de la cuvette offrait quelques brins de romarin. Elle en cueillit un, roula la tige ligneuse entre ses paumes, puis s’en frotta les aisselles et l’entrecuisse. Le parfum libéré laissa une bonne odeur de propre. Elle releva ses cheveux et, sa toilette achevée, drapa la serviette sur le dossier d’une chaise, tira la couverture sur le lit et ramassa son baluchon. Fitz, qui attendait devant la porte, la prit de nouveau sous le coude et la fit descendre à la table du petit déjeuner dans un cliquetis de clefs ; c’étaient celles de la chambre, enfilées à un anneau d’argent qu’il avait attaché à sa ceinture, tout comme un gardien de prison.

En se mettant à table en terrasse, elle se retourna au soleil, un demi-tour qui lui fit découvrir un panier de petits pains fraîchement sortis du four et deux sortes de confitures et du thé dans des théières individuelles, et elle mangea tout ce qu’on lui servit. Fitz demanda encore de l’alcool, et le garçon dit : « Désolé, monsieur. Pas avant onze heures. » Et Fitz répondit comme la première fois : « Très bien. »

Il conduisit toute la journée. Lorsqu’elle proposa de le relayer, il objecta : « Tu ne connais pas encore les chemins. » C’était exact, mais elle n’avait pas non plus l’habitude de se faire voiturier, elle sentait ses membres trembler sous l’effet du mouvement incessant et elle regrettait d’avoir mangé tant de petits pains, car le blé ne lui avait jamais réussi. Pourtant, elle ne dit plus rien, se contentant de s’accrocher au rebord de la charrette et de fermer un moment les yeux en se

souvenant que son plus grand voyage ces derniers temps avait été pour faire vingt fois le tour de la cour de la prison.

Ils atteignirent les premiers contreforts, la route se mit à serpenter sur les pentes et ma mère admira le génie humain d'avoir su construire un tel ouvrage, puis, les heures passant, se demanda plutôt pourquoi ce génie-là n'avait pas eu l'idée de bâtir une route qui franchirait la montagne en droite ligne et redescendrait de même, au lieu de ce chemin dont les tours et détours à flanc de falaise semblaient faits pour donner le vertige et soulever l'estomac.

Elle vit alors un aigle aussi grand qu'un homme perché au bord d'un escarpement et elle aurait juré que le rapace regarda par-dessus son épaule, droit dans ses yeux à elle, avant de déployer l'immensité de ses ailes et de basculer dans l'immensité du ciel. Le spectacle lui coupa le souffle.

Cette nuit-là, ils ne s'arrêtèrent même pas, et elle se demanda de quoi les chevaux de Fitz pouvaient bien être faits pour marcher ainsi d'une traite, sans halte, car lorsque la route, devenue simple piste caillouteuse, amorça la descente et plongea enfin dans une vallée, il était de nouveau midi et l'air était sec et le soleil tellement aveuglant qu'elle ne voyait partout que des champs de jaune, comme si tout le pays avait reçu un badigeon monochrome. Fitz poussa plus loin, plus loin encore, et les champs firent place à l'orée d'une forêt et dès lors tout changea. La nature était verte et ombreuse et moite, et l'air qu'on y respirait produisait une tout autre sensation dans les poumons.

« On arrive, dit Fitz.

– Alors, je peux descendre et marcher ? demanda ma mère, désireuse de réaffirmer ses droits sur sa propre personne, à commencer par les muscles de ses jambes.

- Nous n'avons pas de temps à perdre.
- Pourquoi ? »

Mais il ne répondit plus.

Lorsqu'ils atteignirent la ferme, elle comprit à la façon dont il dit « C'est là » qu'il en était fier et qu'il l'avait bâtie de ses propres mains, mais elle ne savait pas quoi en penser ni comment réagir. Elle garda donc le silence, ouvrant grand les yeux, essayant d'assimiler ce qu'elle voyait.

C'était une maison toute en largeur, avec une ample véranda et deux cheminées dépassant du toit aux deux bouts. Tous les arbres à cent mètres à la ronde avaient été abattus, et elle y voyait des clôtures bien entretenues et des parcs à bestiaux et une remise et une écurie.

« Entre, Jessie », dit Fitz.

À l'intérieur, il se versa un whisky et lui offrit une tasse d'eau en opinant que « le whisky n'est pas une boisson de femme ». Elle n'était pas de cet avis.

Il tendit alors le bras vers l'autre bout de la pièce, dans un geste maladroit, et lança : « Je t'en prie. »

Ça y était. Le fauteuil, le piège. Elle l'aperçut d'emblée sous ce jour, et pourtant elle y prit place. Elle était maigre alors, après deux ans d'un régime de gruaux, mais les bras pleins du siège étaient tellement resserrés qu'elle ne savait où mettre les siens, à moins de garder les mains sur ses genoux ou de les poser en haut de ces immenses panneaux de part et d'autre. Elle prit le second parti.

Ses yeux allaient et venaient de ses mains à ses bras, ses bras et ses mains qui ne lui avaient jamais paru aussi blêmes... Et soudain, assise là, elle se trouva mal. Elle ne reconnaissait plus ses mains, elle ne reconnaissait plus ses bras, mais ce qu'elle voyait ne lui sortait pas de la tête.

Fitz se lança dans un discours, elle l'entendit prononcer les mots « vol de bétail » et « épouse » et « prison », et il lui fallut de nouveau faire un effort pour saisir.

« Tu comprends ? » demanda-t-il.

Elle secoua la tête. Il reprit :

« C'est notre accord.

– Non. »

Elle avait abandonné la contemplation de ses bras et le regardait droit dans les yeux.

Elle ne dit rien de plus.

Le monosyllabe eut sur Fitz un effet instantané. Il se mit à enfler comme un phénomène de foire qu'elle avait pu observer autrefois au cirque. Reculant dans le fauteuil, elle vit une rougeur malade envahir d'abord son cou, puis son menton, pour enfin s'épanouir autour de son nez, de façon à lui donner un visage bicolore. Ses bras s'abaissèrent jusqu'à terre, étreignirent les pieds de son siège et le poussèrent vers elle.

« Tu vas comprendre », dit-il.

Alors, après cet interminable voyage à travers les rues de la ville et les champs sans relief, sur les pentes d'un massif montagneux et au fond d'une vallée, il leva le bras et la frappa.

Parmi tous les espoirs que les autres prisonnières avaient nourris pour ma mère et inscrits dans les faces joufflues des anges et les formes des oiseaux, perchés ou en plein vol, il y en avait un que ma mère avait eu pour elle-même. Son espoir, c'était que son employeur serait un homme bon.

Il ne l'était pas.

Fitz était mon père. Il était méchant et violent, il fit chanter ma mère, et il n'y avait pas un centimètre de sa peau où, avec le temps, il n'allait pas laisser ses marques. Il était son tuteur aux yeux de la loi, et elle savait qu'au moindre semblant de résistance il pourrait la ramener en prison. Et si elle tentait de fuir, il lui mettrait ses hommes aux trousses. La menace était explicite, même si ses hommes, elle avait encore à en voir la couleur. Bien souvent, elle se dit que la prison serait préférable à la vie qu'il lui menait, et pourtant elle trouvait toujours des moyens de le braver et de goûter un peu de liberté sans qu'il s'en doute. Des astuces qui dépassaient son imagination.

Quatre ans plus tard, laissant courir ses regards sur la pièce poussiéreuse et les fauteuils haïs dans leur coin, elle savait que cela ne pourrait plus durer. J'allais arriver, et ce n'était pas là un lieu où donner la vie. Elle allait avoir un enfant à protéger.

Elle ne pouvait deviner que ce serait si tôt.

Il est difficile de savoir ce qui, cette nuit-là justement, trancha dans le vif et poussa ma mère à une telle extrémité de vengeance. La rognure de lune, les phalènes, la pluie, le souvenir, le tout féconda quelque chose dont elle portait le germe en elle.

C'était un malaise croissant, qu'elle ne soulagea pas en se dandinant d'un pied sur l'autre devant le feu. L'averse martelait le toit, et elle voyait en esprit Fitz tomber de son cheval, monter lourdement les marches et pénétrer dans la maison en seigneur et maître de tout ce qui s'y trouvait, elle comprise, elle le voyait la prendre de force, puant le whisky et la boue et les autres femmes. Et la simple idée la faisait palpiter de colère.

D'autres nuits, sachant qu'il allait rentrer ivre, elle s'enfermait à clef dans sa chambre, mais cela ne faisait qu'ajourner jusqu'au matin les effets de sa rage.

Elle regarda autour d'elle, vit à côté de la porte son armoire à fusils et, à côté de l'armoire, une hache. Fitz gardait la clef de l'armoire sur lui. Elle choisit donc la hache.

Elle appuya le dos contre le côté de l'armoire et la repoussa de toute la force de ses jambes, installa une chaise à la place et s'y assit, attendant, l'oreille aux aguets. L'attente, elle s'y connaissait.

Comme elle connaissait tous les bruits qui l'annonçaient. Les craquements sauvages de sa chevauchée à travers la forêt, le choc sourd lorsqu'il passait la barrière du paddock. Tout : les claquements, les grognements, les frôlements et les chutes qui jalonnaient son chemin jusqu'à la maison.

Elle connaissait aussi ce qu'elle n'avait jamais entendu, mais dont son oreille ne cessait de rêver : la succion de la terre qui l'engluait et l'avalait tout cru.



À moitié nue, crottée de sable, Jessie ne remonta pas à cheval ni ne se laissa rouler dans l'eau. Elle leva le bras, attrapa une couverture dans sa sacoche de selle et s'en enveloppa. Elle se tordit et jura sous les assauts de la douleur qui prenait possession de son ventre, mordit les bords de la couverture pour mieux la maîtriser, perdit enfin connaissance en même temps que trois silhouettes traversaient la prairie, se dirigeant droit sur elle.

Si elle avait eu la force ou la présence d'esprit de monter à cheval, elle les aurait aperçues d'abord en tant qu'ombres projetées sur l'herbe jaune. Ombres qu'elle aurait reconnues à la longue comme appartenant à une femme, à un homme et à un chien.

À mesure qu'ils se rapprochaient, elle aurait vu ensuite que l'homme était vieux, sa bouche une plaie anfractueuse, comme un fil de fer barbelé tiré en travers de sa face, ses yeux des cavités profondes, rappelant celles que laissent dans la terre les pierres délogées à coups de pied. Il avait des parties manquantes. Les dents, un morceau d'oreille.

La femme était moins mal fichue, quoique d'un âge également avancé. Ses cheveux blancs flottaient derrière elle

comme des toiles d'araignée et elle tirait une charrette. Dans la charrette, un agneau mort.

Le vieux et la vieille suivaient le chien.

Celui-ci, un bâtard bringé aux yeux jaunes, zigzaguait en avant du couple, disparaissant dans les hautes herbes de la prairie. Les deux vieux suivaient sa progression au crépitement des tiges brisées. Ils étaient impatients, remontés l'un et l'autre par la trouvaille de l'agneau, et ils faisaient confiance au flair du chien pour dépister toute créature à sang chaud à un mile de distance.

Le chien était un chien de chasse, et le vieux l'avait trouvé environ un an auparavant, attaché à un arbre. Il l'avait entendu aboyer dans la vallée, aussi nettement que si l'animal avait donné de la voix dans un amphithéâtre. Il avait suivi le bruit jusqu'à le voir au loin, à peine autre chose qu'une zébrure dans le paysage, bondissant et retombant encore et encore, aboyant frénétiquement. Lorsque le vieux fit approcher sa monture, le chien se lança en avant avec un élan brisé par la corde autour de son cou qui le ramena brusquement en arrière, ses pattes dérapant sous lui.

Le vieux mit pied à terre et prit un sac de jute dans sa sacoche de selle. Il marcha lentement vers le chien qui pendant ce temps se secoua. La peau lui battait les os des jarrets comme des pans de rideau. Le vieux harcela le chien en lui présentant le sac. « Allez, mon salaud, renifle-moi ça ! » C'était le sac qu'il utilisait pour les lapins, il était plein de leur fumet. Le chien le happa sans se faire prier. L'homme enroula la corde autour de son museau et referma le sac sur lui.

Le chien se débattit dans ses bras, mais cette résistance avait quelque chose de revigorant. Faisant le tour de l'arbre, il découvrit que le chien y avait tracé une piste circulaire, semée d'ossements épars et des restes de son précédent maître.

Le vieux rit. Il venait de comprendre que ce chien-là était un trésor. Dans les membres agités de la bête, il y avait tout ce qui chez lui déclinait. Certes, elle ne payait pas de mine. Elle avait néanmoins les sens qui fonctionnaient au quart de tour, la vie si bien chevillée au corps qu'elle avait dévoré son propre maître pour ne pas y passer.

Avançant à travers les herbes jaunes, le nez au sol, le chien dépista ma mère. Il l'avait flairée aussi sûrement que si elle avait traîné son pantalon ensanglanté derrière elle, au bout d'un bâton, sur tout un mile.

Il partit comme un trait en atteignant le sable de la rive et plongea le museau dans le cou de sa proie. Ma mère, balançant au seuil de l'inconscience, revint encore à elle pour découvrir sous ses yeux des crocs baveux. Le chien lui aboyait à l'oreille et son crâne résonnait d'échos de voix et d'autres clabaudages. Elle n'était pas particulièrement religieuse. Ma mère ne croyait ni au paradis ni à l'enfer, mais en cet instant elle fut prise de doute, elle se dit qu'elle avait eu tort après tout et qu'elle avait bien fini en enfer. Le chien, comme pris de folie, déchiquetait la couverture, cherchant la source du sang, et ma mère se disait : « Voilà ce qui se passe en enfer. On se fait éventrer par des chiens. »

Mais ce que ma mère prenait pour d'autres chiens infernaux s'avancant sur elle, c'était le vieux et la vieille qui descendaient de cheval et dégringolaient la pente de la berge dans un concert de râles et de ronchonnements ; c'était

ensuite le bruit du vieux envoyant valser le chien jaune d'un coup de pied et le hurlement lugubre de la bête.

L'instant d'après, deux visages blêmes planaient au-dessus d'elle. Avec leurs yeux étranges et leur fouillis de cheveux gris, ma mère les prit pour les hérauts de la mort. Dans son esprit, c'était aussi clair que le fait que les gelées blanches annoncent la venue de l'hiver.

« Vous êtes en retard », dit-elle.

En vérité, elle croyait avoir déjà sauté le pas de vie à trépas.

Mais non, elle n'était pas morte, ni eux les messagers de la Camarde. Ils étaient vieux, et ils étaient des êtres humains, et ils se mirent à se disputer pour savoir quoi faire d'elle.



Ma mère avait été victime d'un coup monté. Cela avait commencé des années avant ma naissance. Elle était sortie de prison depuis cinq mois tout juste et vivait encore sous le signe de l'espoir. Espoir qu'elle plaçait dans les feuilles mêmes et dans la terre sous ses pieds autant qu'en le ciel et la montagne. Espoir d'un mieux pour elle. Elle se donnait tout entière à son travail, s'efforçait de se faire apprécier de Fitz en lui montrant sa compétence et son talent pour le débouillage. Mais toute la reconnaissance qu'il lui avait témoignée, c'était une raclée, lorsqu'il la trouva un soir en train de câliner les chevaux au lieu de préparer son dîner.

Elle le haïssait déjà, et ce n'était que le début de son premier automne à la ferme.

Il y eut un peu de répit. Le plus souvent, Fitz disparaissait pendant la journée et ne rentrait à la maison que juste avant le coucher du soleil. Elle restait donc seule pour s'occuper des chevaux, jouir de la paix et relever les défis qu'ils lui offraient. Jour après jour ouvré, elle sentait son équilibre se raffermir et ses forces revenir. Au tournant de la saison, elle remarqua cependant que la nuit venait plus vite. Il y avait eu un temps où elle se promettait du plaisir de tous

les visages changeants de la nature, mais elle savait qu'elle aurait bientôt nettement moins de lumière pour s'acquitter de sa charge de travail et moins de liberté loin de Fitz. Elle craignait ce que donnerait un hiver en tête à tête avec lui.

La nuit du coup, c'était l'heure entre chien et loup où elle attendait son retour. Le soleil était son horloge, et elle ne le voyait presque plus à l'horizon, mais rien, aucun écho de l'habituel cortège de bruits ne signalait l'approche de l'homme.

Elle mit la table comme il le lui avait appris, avec la fourchette du même côté que le couteau et la cuiller, et une serviette pliée en triangle. Elle enveloppa les assiettes dans un torchon et les mit à chauffer sur la plaque du fourneau. Elle goûta la tambouille. Elle attendit, luttant contre l'inquiétude qui la gagnait.

Il faisait nuit noire lorsqu'elle perçut un bruit de cavalcade. Bruit qui n'était pas de ceux qu'elle guettait et dont elle avait l'habitude. Elle essaya la porte de l'armoire à fusils, remercia en esprit Fitz d'avoir oublié de la fermer à clef. D'ordinaire, il n'y manquait pas, et ses armes étaient toujours chargées. Elle attrapa une carabine, s'accroupit et coula un regard par la fenêtre de devant.

Deux hommes s'approchaient de la maison, et aucun des deux n'était Fitz. Au-delà, elle ne distinguait pas bien, mais elle savait parfaitement que ce qu'elle entendait était une troupe d'une bonne demi-douzaine de chevaux, et si on les avait rassemblés là, il devait bien y avoir aussi d'autres hommes.

On cogna à la porte.

« Fitz ? » cria l'un des hommes.

Jessie passa à quatre pattes sous la fenêtre, se colla au battant et répondit sur le même ton, imitant Fitz de son mieux :

« Quoi qu'y a ?

– On a les chevaux », dit la voix dehors.

Fitz ne lui avait pas parlé d'une livraison. Mais il ne lui disait jamais rien. Elle cacha la carabine sur le côté et ouvrit.

« Pardon, m'dame, fit l'un des deux, étonné de la voir. Il est pas à la maison, Fitz ? »

Les deux hommes semblaient être des conducteurs de bestiaux. Grands et minces, ils gardaient leur chapeau sur la tête.

« Il ne sera pas long, dit Jessie. C'est pour affaires ?

– Oui, mais on va pas rester dans les parages s'il est pas là.

– Il vous attendait ?

– Eh oui, m'dame. Il nous a dit d'amener les chevaux ce soir.

– Il faudra les faire entrer dans l'enclos.

– Faudra surtout les marquer sans traîner.

– Je m'en occuperai demain matin.

– Vous auriez peut-être intérêt à faire plus vite.

– Ils sont volés ?

– Tout ce que je dis moi, m'dame, c'est que vous auriez peut-être intérêt à les marquer ce soir, avant qu'il fasse jour. »

Lorsque Fitz rentra le lendemain de ces événements, Jessie avait fini de maquiller les marques des chevaux volés, et elle en avait choisi un pour elle, le waler gris pommelé qu'elle nomma Houdini. Elle le montait dans le paddock lorsqu'elle entendit un coup de feu. Le cheval se cabra, mais elle réussit à le calmer. Se retournant, elle vit Fitz émerger

de la forêt. Même de loin, la façon dont il tanguait d'avant en arrière sur sa selle lui disait qu'il était soûl.

Il venait vers elle en braquant son fusil. Elle descendit du dos de Houdini et se planta devant lui.

« C'est moi que vous braquez avec ce flingue ?

- T'en as une imagination, dit-il en baissant l'arme. Je vois que t'as pas chômé.

- J'ai marqué vos chevaux.

- Bien. Viens avec moi à la maison. J'ai un cadeau pour toi. »

À la maison, Fitz mit sur la table un paquet enveloppé de papier bistre, le poussa vers elle, et Jessie le défit. Elle trouva dedans une longue robe blanche à l'ourlet brodé de roses.

« Que voulez-vous que je fasse d'une robe ? fit-elle. Je suis parfaitement bien dans mon pantalon.

- Allez, mets-la », insista Fitz.

Elle n'en fit rien. Elle s'occupa plutôt d'allumer le feu.

Fitz s'assit et mit les pieds sur la table.

« Ça te vaudra un an par tête.

- Je n'ai pas volé de chevaux, moi, dit Jessie.

- Ou j'ai la berlue, ou y a dans l'enclos une demi-douzaine de chevaux qu'étaient pas là avant.

- On a amené les chevaux pour vous.

- Mais c'est à toi qu'on les a remis. Et je crois bien que je pourrais m'arranger pour savoir à qui ils sont. »

Elle savait ce qui allait suivre. Pendant tous ces mois, il avait attendu son heure, incapable de prendre son parti de la rebuffade essuyée.

« Je ne vois pour toi que deux possibilités, Jessie.

- C'est-à-dire ?

- Je peux te ramener dans la même prison où je t'ai prise.

- Ou bien ?
- Tu peux m'épouser. »

Ma mère choisit, mais c'était un faux choix. Ce même jour où Fitz était sorti en tanguant de la forêt, il en reprit le chemin dans l'autre sens, avec elle. Il avait revêtu un costume bleu et lissé ses cheveux en arrière ; elle portait la longue robe blanche. Ils chevauchèrent à bonne allure sous les branches basses. Chaque fois que Fitz criait « Gare ! », elle baissait la tête. Chaque fois, sauf une. Elle leva les deux bras et resta accrochée, une seconde seulement avant de tomber à terre. Lorsqu'elle se releva, il cogna.

Cet après-midi-là, le receveur des postes qui les maria en sa qualité de juge de paix nota dans son registre que les manches cloches de la mariée étaient déchirées par endroits et tachées de sang. Il n'y eut ni parents ni amis à la cérémonie. La mariée ne semblait pas dans son assiette, mais le receveur des postes finit par accepter l'argent du marié et prendre une photo sans poser d'autres questions que « Mademoiselle, consentez-vous à prendre pour époux monsieur... ? » et « Monsieur, consentez-vous à prendre pour épouse mademoiselle... ? » Tous deux répondirent « Oui », et tous deux signèrent l'acte.